

L'apothéose du ver à soie

Esquisse d'un plan B pour une sortie de crise par le haut

Pierre CHALVIDAN

« Personne sur la terre n'a d'autre issue que d'aller toujours plus haut. »

A.Soljénitsine – Le déclin du courage

Les Belles Lettres 2015 p. 64

Par delà le caractère bien prétentieux du titre, (on essaiera de se le faire pardonner !), il s'agira, plus simplement, dans cette contribution de poursuivre la réflexion précédemment amorcée sur la crise de nos sociétés. En repartant de la conviction que cette crise est fondamentalement une crise de la pensée, une incapacité de nos sociétés, comme le dit Marcel Gauchet, à retrouver une intelligibilité globale d'elles-mêmes, seule capable de générer les valeurs nécessaires au développement d'un projet collectif, d'une idée du bien commun qui transcende les intérêts particuliers et catégoriels.

Et pourtant – ce sera le constat initial – nous ne manquons pas d'intellectuels de haut vol pour penser la crise, de « bonnes feuilles » pour alimenter notre ruminant intellectuelle. Elle ne parvient que difficilement, cependant, à prendre de la hauteur : nous nous sentons enfermés dans l'horizontalité d'un monde clos, rongé de peurs, sans avenir et sans espérance. Une horizontalité qui est même explicitement revendiquée comme le principe moteur d'une réinvention de la démocratie. C'est, par exemple, le maître mot d'un mouvement pourtant intitulé Nuits... « debout » !

C'est ici que l'allégorie du ver à soie, cet animal dont « l'éducation » a si fortement marqué la culture cévenole, peut indiquer une issue. Comparaison – c'est le mot qu'elle emploie – empruntée, bien sûr, à Thérèse d'Avila (Le Château intérieur – Vêmes demeures, II.1).

Voici, en effet, qu'après avoir bravé le froid de l'hiver nécessaire à son éclosion, puis mûri bien au chaud dans les nouets, la graine « entre en émotion » et donne naissance aux vers : les manhans. C'est l'espelida. Lesquels manhans, s'ils échappent à de nombreuses maladies, vont traverser quatre mues, cinq âges tout en se nourrissant de plus en plus avidement de la bonne feuille du mûrier. Un jour cependant, le « galavar », ce goulu, ne s'en satisfait plus, relève la tête, tombe amoureux d'un brin de bruyère blanche et décide d'y faire demeure, redécouvrant les vertus de la verticalité et de l'intériorité. C'est ce que l'on appelle sa « montée ». Il s'installe dans les hauteurs et, partant de l'extérieur vers l'intérieur, il tisse son cocon. Mais pas pour s'y enfermer. Au contraire : pour y connaître une métamorphose. Quinze jours après la « perfection » du cocon, c'est l'apothéose : surgit le papillon et, comme le chante un poète occitan :

« Se vei bombir dins l'ér d'estiu
Se vei amb sas alas grande de seda
D'aur et d'arcolan »

« Il se voit bondir dans l'air d'été
Il se voit avec ses grandes ailes de soie
D'or et d'arc-en-ciel.»

Telle pourrait être la leçon du ver à soie. Il s'agira dès lors de filer la parabole tout comme nos ancêtres, à l'abri des terrasses à arceaux, filaient la soie... La terrasse étant, on le sait bien, - qu'on songe aux annonces de Fra Angelico – un lieu médian entre le haut et le bas, l'intériorité et l'extériorité, la subjectivité et l'objectivité.

D'abord en essayant d'affiner le diagnostic. Qu'est-ce qui peut permettre de comprendre cette pesanteur de la pensée moderne, cette difficulté à prendre de la hauteur ? On avancera l'hypothèse qu'elle tient essentiellement au fait que la pensée est elle-même tributaire des limites de la modernité. On veut dire d'abord par là, qu'à l'image des vers dans leurs « tauliers », elle ne cesse de tourner en rond dans des lieux conceptuels étriqués (à commencer par la catégorie, concentrationnaire, du social) et puis on veut dire surtout que son mode opératoire dominant devient inopérant. Ce mode, c'est celui de la raison instrumentale et du démocratisme dont on verra pourquoi ils sont impuissants à fournir une intelligibilité globale et mobilisatrice.

Ce dont il s'agirait alors, c'est bien de parvenir à effectuer un bond intellectuel pour échapper aux pesanteurs de la modernité tardive. Et l'on évoquera une autre métaphore, développée par Italo Calvino dans son « Aide-mémoire pour le prochain millénaire », celle du bond de Cavalcanti, qui réactive poétiquement celle du ver à soie.

Comment rebondir donc, prendre de la hauteur, sans perdre de vue les réalités terrestres mais au contraire pour les féconder à nouveaux frais, esquisser les voies et moyens d'une renaissance ? A titre de possible chemin, on présentera quelques perspectives tirées de la Doctrine Sociale de l'Eglise puisque, avec la gouvernance, telle est, disons, notre spécialité. Plus précisément, on s'inspirera des profondes analyses déployées par Benoît XVI, en particulier dans une étude justement intitulée « Valeurs pour un temps de crise ».

Elles tendent à faire valoir que la seule issue pour un dépassement par le haut des actuelles apories réside dans une réinjection de transcendance, une reconnexion de la Foi et de la Raison, une réarticulation du christianisme et de la démocratie dans la mesure où celui-ci est source de valeurs, non pas comme religion révélée, mais comme tradition sur le Bien intelligible par la raison. Mais non plus une raison close : un grand Logos transcendant la pensée des Lumières et ouvrant par là-même de nouveaux lieux conceptuels, de nouveaux espaces de réflexion. On en survolera quelques-uns.

Un plan B donc, B comme Benoît et à double titre : le Benoît contemporain mais aussi et surtout le Benoît fondateur de la tradition monastique occidentale... Il y a, par exemple, tout un courant de la théologie politique américaine qui développe, pour sortir de la crise, ce qu'il dénomme « l'option bénédictine »... Où l'on rejoint la problématique de la « vita activa » et de la « vita contemplativa » chère à Hannah Arendt.

Et n'est-il pas vrai que c'est bien, pour une bonne part, dans le cocon des monastères et à partir des trois fils de la Règle – ora, lege et labora – que se sont tissés les fondamentaux d'une civilisation européenne qui, certes, comme toutes les autres, est mortelle mais qui, peut-être, à la différence des autres, a étéensemencée d'un gène spécifique de résurrection.